

LES ALCHEMISTES ET LES FILMS DE L'ŒIL SAUVAGE PRÉSENTENT



FORÊT ROUGE

Un film de Laurie Lassalle

nous sommes la forêt
qui se défend

PRODUIT PAR FRÉDÉRIC FÉRAUD ET LOIS ROCQUE - IMAGE LAURIE LASSALLE ET LES CAMÉRADES - SON LAURIE LASSALLE ET HUGO ROSSI - MONTAGE NINA KHADA ET PAUL PIRRITANO - MONTAGE SON MARTIN DELZESCAUX - BRUITAGE JULIEN BAISSAT - MIXAGE CHRISTIAN CARTIER - ETALONNAGE ELENA EHREL - MUSIQUE PHILIPPE MONTHAYE

UNE PRODUCTION LES FILMS DE L'ŒIL SAUVAGE EN COPRODUCTION AVEC LES ALCHEMISTES, VIÀ93, PICTANOVO, WRONG FILMS, AVEC LES SOUTIENS DU CNC, DES RÉGIONS PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR, HAUTS-DE-FRANCE, EN PARTENARIAT AVEC LE CNC, LES AMIS DE LA TERRE FRANCE ET LA FONDATION UN MONDE PAR TOUS, DE LA MISSION DU PATRIMOINE ETHNOLOGIQUE, DE LA PROCIREP ET DE L'ANGOA, LE FRESNOY, STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS, SCAM BROUILLON D'UN RÊVE, LA CULTURE AVEC LA COPIE PRIVÉE, ATELIER DOCUMENTAIRE DE LA FÉMIS, AVEC LA PARTICIPATION DE TËNK



FORÊT ROUGE

Un film de Laurie Lassalle

Long-métrage documentaire / 1h44 / France / 2025

DISTRIBUTION

Les Alchimistes

119 boulevard Chave 13005 Marseille

www.alchimistesfilms.com

Violaine Harchin

Acquisitions - Coordination

06 18 46 24 58

violaine@alchimistesfilms.com

Romane Segui

Programmatrice

07 69 41 54 27

romane@alchimistesfilms.com

HORS MEDIA

Sam Leter

06 99 88 03 14

letersamuel@gmail.com

PRESSE

Agence Valeur Absolue

Audrey Grimaud, assistée de Thomas Gallon

06 72 67 72 78

contact@agencevaleurabsolue.com



Synopsis

Au fil des saisons et des bouleversements que la Z.A.D. de Notre Dame des Landes traverse depuis l'abandon du projet d'aéroport, la forêt se transforme en territoire de lutte, champ de bataille, refuge pour le futur. Laboratoire de vie, c'est une terre de métamorphoses où les idéaux des habitant.e.s se confrontent à la répression de l'État. La réalisatrice, en immersion avec celles et ceux qui continuent d'habiter et d'occuper la forêt, livre une vision poétique de ce foyer de contestation sociale et culturelle qui ouvre l'horizon de nouveaux fronts.



Entretien avec Laurie Lassalle

Comment avez-vous découvert la ZAD de Notre-Dame-des-Landes ?

En 2017, je vis à Paris et je ne m’y sens pas bien. La ville me donne à voir les symptômes de notre époque et je deviens comme elle : isolée parmi les autres, privée d’espaces communs, de savoir-faire artisanaux, d’autonomie. J’ai eu besoin d’aller voir comment vivre autrement hors des grandes villes, de manière plus collective. Comment habite-t-on un territoire en lutte ? Cet été-là, je pars avec ma caméra et mon sac à dos à la rencontre de zones autonomes. J’atterris à la ZAD de Notre-Dame-Des-Landes et je rencontre le collectif Abracadaboïs qui mène depuis cinq ans des sessions de formations théoriques et pratiques, en s’inscrivant dans une approche sensible des forêts. Après quelques jours passés avec eux, je suis tombée amoureuse de la façon dont ils prennent soin du bois, dont ils l’habitent. Je cherchais un lieu à habiter, j’ai trouvé une communauté : des personnes déterminées à vivre autrement, créant leur propre organisation sociale. À travers cette autonomie rêvée, toujours en chantier et jamais totalement atteinte, le collectif cherche à donner du sens à l’existence contre les modèles de vie du capitalisme bien que, comme tout le monde, il continue d’en dépendre en partie.

Pourquoi avoir choisi de filmer la forêt en particulier dans le vaste espace de la ZAD ?

Dès mon arrivée, j’ai voulu raconter ce territoire du point de vue de la forêt. Je trouve dans la forêt une multi dimensionnalité : un espace de travail, de lien entre les humains et les non-humains. C’est un écosystème qui me semble abriter un mode de vie vertueux au vu de la catastrophe climatique. La forêt est aussi un espace d’organisation politique pour les militant.e.s, un symbole de résistance, de construction et de rituels. Je voulais comprendre ce qui touchait viscéralement les zadistes dans la forêt. Qu’avons-nous oublié de nos liens avec le vivant ? Le slogan de la ZAD, c’était “la nature qui se défend”.

Cet espace est devenu le personnage principal du film et de son récit. L’intention était de créer une narration de la même intensité avec des protagonistes humains, animaux et végétaux. La chouette est une messagère, la salamandre, symbole de la ZAD, mue et se reconstitue régulièrement. La manière souterraine dont le mycélium relie les arbres entre eux résonne comme une métaphore des luttes. L’idée était de toujours revenir à la forêt et d’en faire un repère en mouvement. Ainsi, le récit avance au rythme des évolutions de la forêt et de la lutte : d’abord un lieu de vie, un refuge, puis un champ de bataille et de reconstruction. C’est aussi le lieu de l’imaginaire, d’un inconscient collectif. Cet imaginaire de la lutte est le point de repère narratif du film. La forêt relie tout ça.

La caméra a-t-elle été difficile à introduire ?

Quand je suis arrivée - un an avant les expulsions - la Zone était extrêmement surveillée. On savait que des membres des Renseignements Généraux se trouvaient dans les Assemblées Générales et une grande partie des personnes sur place étaient fichées S (surveillée par la DGSI). Les zadistes étaient donc très suspicieux, à raison. En tant que cinéaste, je me suis heurtée à une grande méfiance vis-à-vis de la caméra et des images. J’ai cherché longtemps ma place et celle de la caméra parmi les militant.e.s : vivre ou filmer, j’étais incapable de choisir. Petit à petit, ils se sont habitué.e.s à moi, m’ont appris à vivre parmi eux, me transmettant leurs gestes et leurs savoirs. J’ai tissé des liens très forts. La patience et le temps ont fait naître une confiance solide entre nous. Lorsque les expulsions ont commencé, j’ai appris que les gendarmes offraient leurs images à certaines télévisions qui les diffusaient. J’ai été prise par la nécessité d’utiliser mes rushes comme un enjeu de lutte dans la guerre des récits. C’est le moment où j’ai rencontré des camarades venu.e.s aussi filmer et lutter. On a participé à des films collectifs anonymes pour contrer ces images policières. C’était un moment très joyeux, malgré la violence des expulsions, et aussi fédérateur, fondateur pour moi.

En quoi le film est collectif comme l’indique le carton à la fin ?

Lorsque j’ai rencontré ces camarades de lutte et de cinéma que j’appelle “camérades”, nous nous sommes organisé.e.s pour pouvoir filmer l’intervention des gendarmes sur plusieurs fronts et depuis les barricades. En multipliant les caméras, le point de vue se multiplie aussi. Ainsi les images rendent compte des regards pluriels du grand corps collectif. Certaines de ces images tournées pendant les expulsions sont présentes dans le montage final du film. Parmi ces camérades, il y en a qui sont restés proches de la fabrication jusqu’au montage et la diffusion.

Ce que j’aime tant dans le fait de tourner, c’est que je me mets en lien. Des liens parfois rudes, parfois compliqués. Mais justement, le cinéma documentaire permet de créer des ponts entre des mondes séparés, entre des imaginaires, entre les histoires que chacun.e se raconte. Le documentaire reste une composition de tous ces mondes et de ces imaginaires.

Comment s’est passé le montage avec autant de matière ?

Pour moi, le montage est l’endroit où tout se joue : c’est la naissance d’un film alors qu’on pourrait en faire 1000 autres. C’est le moment des choix et des deuils. J’avais 300 heures de rushes et l’envie de raconter beaucoup de choses, mais avec la monteuse Nina Khada puis avec Paul Pirritano, on a choisi de consolider mon parti pris de la forêt. On a fait le choix de rendre sensible la multiplicité d’interactions entre vivants humains et non-humains. Le quotidien y est présent en creux et nous avons privilégié le travail de ces bâtisseurs : on y voit les gestes et habitudes des zadistes qui occupent la forêt, l’habitent et la réinventent collectivement.

On a aussi décidé de faire des militaires une force lointaine, robotique, car d’abord c’est la sensation que j’en ai eu lorsque j’étais sur place au milieu du champ de bataille. Des jeunes types qui ne savaient pas trop ce qu’ils foutaient là. C’est un geste autant esthétique que politique : on reste du côté des zadistes, de la forêt et du vivant. Il n’y a aucun point de vue depuis l’autre côté. Nos corps filmant sont situés géographiquement, leur position est très claire. Pour cela, j’ai utilisé un objectif 50mm, proche de la vision humaine, qui m’obligeait à me rapprocher de l’action et des gestes.

Avec la monteuse Nina Khada, on lisait toutes les deux les *Guérillères* de Monique Wittig pendant le montage et ce texte nous a beaucoup inspiré pour la structure de *Forêt Rouge*.

Il y a toujours eu une relation particulière au son, à la musique dans vos films, comment les utilisez-vous ?

Je travaille le son avec le monteur son _ ici Martin Delzescaux, comme une matière narrative en soi. Depuis mon premier film de fiction *Les Fleuves m’ont laissée descendre où je voulais*, la matière sonore est traitée avec la même attention que les images, de deux façons : nous construisons une histoire souterraine, qui emmène les spectateurices dans un espace narratif parallèle aux images et par ailleurs nous fabriquons une intensification du réel.

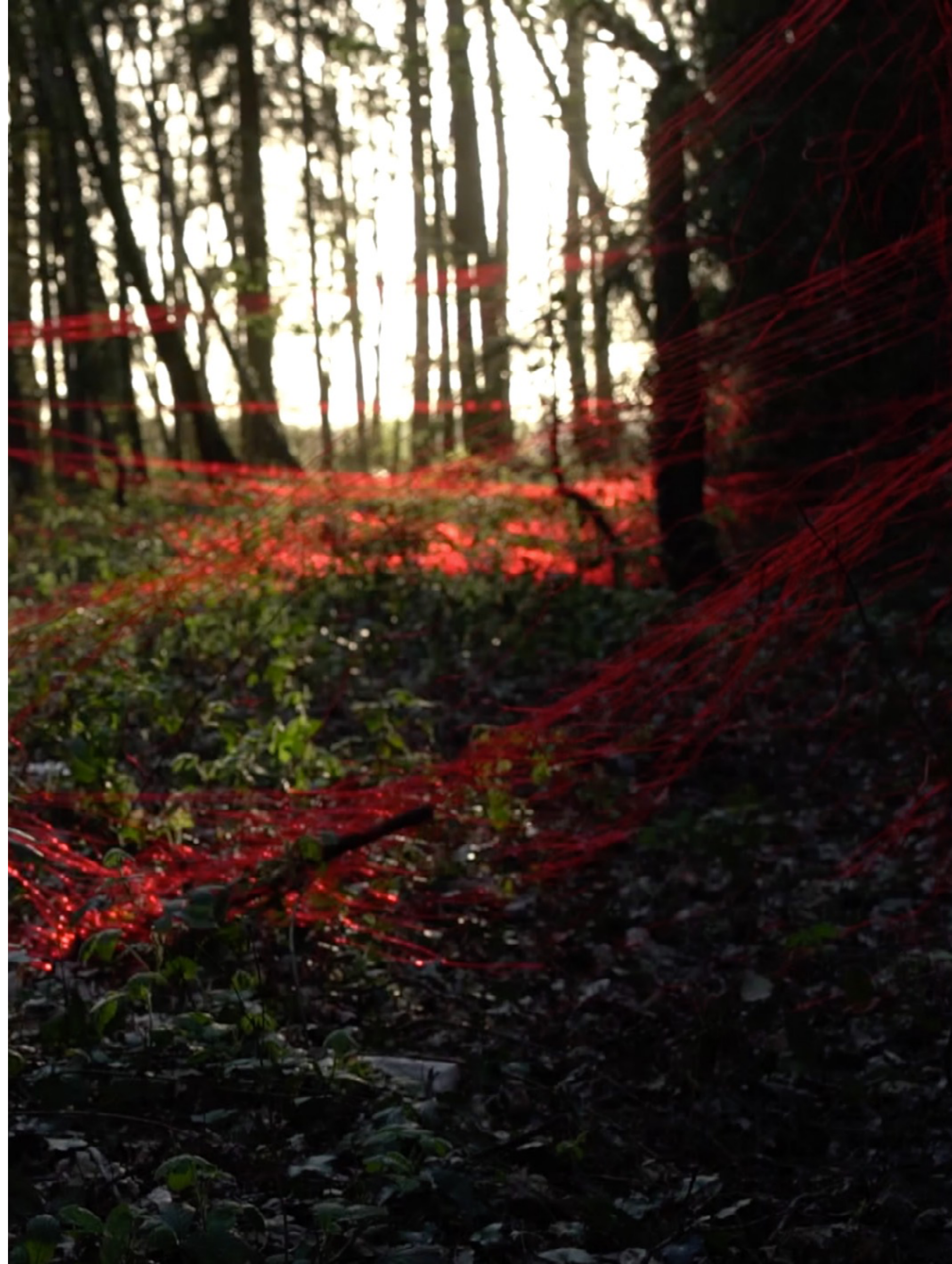
À la fois le son approfondit l’image comme le bruitage de chaque pas dans les feuilles mortes de la salamandre, ce qui en fait un personnage auquel on peut quasiment s’identifier, du moins s’attacher. Tandis que la menace des expulsions est composée avec le souvenir de la sensation angoissante de l’arrivée brutale d’une armada militaire, en plein calme utopique du bocage et de la forêt : les sons réels - hélico, drones, des camions, des lumières, sont amplifiés, mais sont bien réels. Ils résonnent comme une menace spatiale, qui rappelle le colonialisme d’un Elon Musk. Les sons des grenades, des lacrymos qui fusent retentissent dans le ciel à la manière de fusées dans l’aube matinale : nous sommes alors totalement avec la salamandre, et les humain.e.s à ses côtés. Cette brutalité figurée par le son contraste avec le silence et la lenteur des tritons palmés. Soudain, on dirait que la terre tremble. Et c’est cela qu’il se produit lorsque l’État souhaite reprendre le pouvoir en organisant sa répression sur un territoire en lutte. Du côté des zadistes, nous entendons les talkie walkies, la radio Klaxon, le tri des débris de cabanes explosées, les pas dans la boue : en face nous sommes proches du réel et d’une organisation “terrienne”. Le silence qui règne avant et après les moments de destruction ou d’attaque des gendarmes me faisait penser au vent qui souffle avant la confrontation dans un western. Nous avons voulu créer cette sensation.

Il y a donc le son qui amplifie ou approfondit le réel, lui donne une dimension mythologique. Et le son qui raconte une histoire parallèle : la voix off sur des images qui disent autre chose mais dialoguent avec elles, la musique qui donne le goût de la résistance, d'un bout de victoire des corps, d'être ensemble, arrachée en pleine tempête. Et puis le son in des instruments en bois - rappelant la présence constante des arbres : le son du piano à peine accordée comme posé au hasard, capable de faire sonner du Rachmaninov sous les doigts d'une jeune zadiste masquée et qui dialogue avec le chant des hirondelles juste au-dessus de nous, ou encore le son du violon très proche, capté par un "camérade" Thibault Jacquin, qui semble d'abord accompagné en off un moment d'émotion dans la nuit puis que l'on découvre en in : quelqu'un joue vraiment du violon sur une barricade, au-dessus des flammes, ce moment est totalement épique. Le film est une tentative de restitution de ces sensations que nous avons vécu à la ZAD ces années-là, qui nous ont profondément marquées. C'est une recomposition de nos souvenirs, de la matière réelle et du conte que chacun.e garde pour soi comme un jardin secret, pour donner le sentiment de vivre un temps en immersion dans la communauté de la forêt.

“

Le son approfondit l'image comme le bruitage de chaque pas dans les feuilles mortes de la salamandre, ce qui en fait un personnage auquel on peut quasiment s'identifier, du moins s'attacher.

”



À propos de récit, comment le film prend-il une dimension mythologique ?

Dans *Forêt rouge* et dans le cinéma que j’aime, il y a une rencontre entre l’imaginaire d’une lutte, l’imaginaire des personnes filmées et l’imaginaire des personnes qui réalisent un film. Le film se trouve à l’intersection de ces imaginaires. C’est un dialogue qui continue jusque dans le montage.

Nous avons construit le récit à la manière d’un conte : au début, pendant le «temps de l’insouciance», les zadistes habitent la forêt dans un moment de plénitude, une bulle qui fait abstraction de la menace extérieure. Mais avec la destruction des habitations et les expulsions, la forêt devient un champ de bataille, un terrain de défense idéal qui permet de se camoufler et de se protéger. Après la bataille, le collectif travaille à sa guérison par le biais de rituels avant de nouvelles métamorphoses.

Ainsi, on ne quitte jamais la forêt qui prend une dimension mythologique avec son lot de combats héroïques, de bestiaires, et se termine par le conte qu’on se transmet au coin du feu : “nous sommes la forêt qui se défend”. Le film est nourri de plusieurs mythes. Il s’ouvre en off avec le texte anonyme en introduction de *Sorcières, hérétiques, rebelles, Histoire des peuples des forêts* de Michela Zucca et se referme sur un autre conte, *Hyphe*, de Damasio qu’il lit lui-même au coeur de la forêt après les expulsions. J’avais aussi en tête tout au long de la fabrication du film *Le Cantique des oiseaux*, écrit par le poète soufi Farid al-Din Attar en 1177. Ce poème perse immense, qui me rappelait parfois la communauté des zadistes comme les oiseaux en quête, a insufflé beaucoup d’imaginaire dans la fabrication du film. Il y figure de manière quasiment invisible, mais j’imagine que la force des textes et des histoires nous accompagne dans la création, et finit par se loger quelque part dans l’œuvre.

Ce truc ancestral où on se raconte une histoire, assis tous en cercle, est peut être juste un prétexte à s’asseoir tous ensemble, comme dans une salle de cinéma aujourd’hui.

Et je crois que cette histoire, elle nous met en mouvement. Ici, elle ressemble au mythe de Sisyphe avec le cycle Construction- Destruction- Reconstruction qui s’opère de nuit comme de jour. Là encore, c’est une métaphore de l’histoire des luttes. Ce n’est pas pour rien que le film est dédié au Castor.

En construisant, il aide les rivières à garder leur lit. Et c’est aussi le surnom d’un ami, parti trop tôt qui était important pour le collectif.

Vous aviez déjà filmé les luttes dans votre précédent film *Boum Boum* à propos du mouvement des gilets jaunes. Était-ce différent de filmer à la ZAD ?

Très différent. Lorsque l’on manifeste, si on ne se fait pas mettre en garde à vue ou blesser, on peut rentrer chez soi après et se reposer. Même lorsqu’elles ont lieu très régulièrement comme pendant le mouvement des gilets jaunes. À la ZAD, il n’y avait pas de répit. C’était très éprouvant de vivre deux mois dans un climat d’affrontement. On dormait comme des petits schtroumpfs soldats dans des granges mises à disposition, sur des matelas, parfois par terre ou dans la paille les un.e.s aligné.e.s à côté des autres. C’est la première fois que j’ai senti aussi fortement ce qu’était un corps collectif, libéré de nos egos. Réveillé.e.s chaque matin à l’aube par les hélicoptères et les drones qui surveillaient la zone jusqu’à la nuit, la tension était constante. La présence des militaires impose un rythme journalier qui est celui des conflits de guerre. Ça m’a bouleversée physiquement et psychologiquement. Alors ma caméra est devenue une prolongation de mon corps. C’était comme si elle me protégeait. Je suis devenue une «*guerrillère*». Filmer à la ZAD a changé mon rapport à la caméra, aux images, aux gens. Je me suis mise à filmer de près les corps, les végétaux, les animaux. J’ai dû m’adapter au terrain, devenir plus mouvante, parfois me mettre au sol à côté des souches, me protéger avec les arbres, filmer de manière plus organique. J’ai l’impression d’avoir rencontré ma manière de filmer à ce moment précis. La forêt m’a en quelque sorte appris à filmer autant qu’à lutter. Les autres camarades avaient leurs méthodes et je me suis aussi beaucoup inspirée d’eux. Le terrain, c’était la meilleure des écoles.

Alors êtes vous une activiste ou une cinéaste ?

Faire des films ne m’empêche pas de manifester ou de prendre part à l’action. Au contraire, filmer a nourri mon désir de lutte. Faire des films m’a rapproché des corps en lutte et me rapprocher d’eux m’a donné le désir et parfois la nécessité impérieuse de montrer leur lutte de manière noble. J’ai fini par accepter que j’étais les deux, que j’avais cette capacité de créer un pont entre les activistes et les spectateurices ; entre le politique et l’art. Malgré les réticences et les obstacles de toutes parts. Ce n’est pas une position confortable, mais elle me semble autant nécessaire que périlleuse.



Je ne regrette absolument pas tous ces moments et j'ai l'impression que c'est des intensités de vie assez exceptionnelles, qui donnent du sens. Ça nous tient ensemble dans la tempête. Ce que j'ai rencontré ou ce qu'on rencontre dans une lutte, malgré les blessures, les conflits, à la fin, je trouve que ça vaut toujours le coup et que la force que ça donne nous permet de répondre à la question : qu'est ce qui fait qu'on continue ?

Vous travaillez en ce moment sur un prochain film, pouvez-vous en dire quelques mots ?

Je travaille sur un film documentaire qui clôturera la trilogie des communautés, après celle des Gilets jaunes, celle des zadistes, je filme une troupe de 30 danseuses queer de hip hop qui préparent avec la chorégraphe Malika un show inspiré des *Guérillères* de Monique Wittig, dans un petit village du Tarn et Garonne. Ce sont trois communautés que j'ai filmées depuis un corps, un sentiment : la colère et le désir pour *Boum Boum*, l'attachement au vivant pour *Forêt Rouge*, l'amour et la violence pour *Peppermint*. Dans ce prochain film, l'idée est de revisiter le sentiment d'amour par la sororité, le soin et le sentiment de violence par l'émancipation des corps dans la danse. J'espère que le suivant sera une fiction, mais on n'est pas à l'abri de la nécessité urgente d'un documentaire !



Fiche technique

Titre : Forêt Rouge

Durée : 104 mn

Format : Vidéo 2K

Autrice-réalisatrice : Laurie Lassalle

Chef opératrice image et son : Laurie Lassalle

Chef opérateur.ices du son : Laurie Lassalle, Hugo Rossi

Chef monteur.euses image : Nina Khada et Paul Pirritano

Chef monteur son : Martin Delzescaux

Mixeur : Christian Cartier

Etalonneuse : Elena Ehrel

Producteur : Frédéric Féraud (Les Films de l’oeil sauvage)

Coproducteurs : Lois Roque (Les Alchimistes) Sylvain Poubelle (Vià93), Studio Le Fresnoy & Pictanovo, Les Amis de la Terre, Wrong Films

Diffuseurs : Tënk Médiapart / Vià93

Soutiens : CNC, Régions Sud, Haut de France, Un Monde par tous, Les Amis de la Terre, Direction Générale des Patrimoines et de l’Architecture, Procirep Angoa

Distributeur France : Les Alchimistes et les Films de l’oeil sauvage

Filmographie

2014 / *Les Fleuves m’ont laissée descendre où je voulais*, produit par Haïku Films.
Sélections : Semaine de la Critique à Cannes, Prix de la meilleure photographie au Mumbai Shorts International Film Festival, Rencontres du moyen-métrage de Brives, FIFAM

2016 / *Je suis Gong*, produit par 1000 Visages.
Sélections : Prix du Public et Prix du Jury au Festival Franco-Arabe, Fifib, FIFAM, Ça tourne en Ile de France (Court Devant), Les Écrans Documentaires, etc.
Diffusions Libre Court, France 3

Biographie Laurie Lassalle

Née à Paris, Laurie Lassalle a vécu une enfance nomade en France et au Nigeria. Monteuse et musicienne, elle réalise de nombreux clips (Melody’s Echo Chamber, Mina Tindle, Judah Warsky, La Féline). En 2014, elle réalise son premier moyen-métrage de fiction, *Les Fleuves m’ont laissée descendre où je voulais*, (sélectionné à la Semaine de la Critique à Cannes, au Festival de Moyen-Métrage de Brive, au FiFAM et prix de la meilleure photographie au Mumbai Shorts International Film Festival).

En 2016, elle réalise *Je suis Gong* avec l’Association Mille Visages, tourné dans la cité de la Grande Borne avec des jeunes y habitant, primé Meilleur documentaire et Prix du Jury au Festival Franco-Arabe et montré dans de nombreux festivals (Ecrans Documentaires, FIFIB, FIFAM, Paris courts devant, Festival tous court, etc)

En 2022, *Boum Boum*, une histoire d’amour pendant le mouvement des gilets jaunes, est notamment présenté au Cinéma du Réel avant de sortir en salle avec JHR la même année. *Forêt Rouge*, produit par Les Films de l’œil sauvage, accomplit ses premières à CPH:DOX, Hamburg Film Festival et en France une tournée estivale dans les festivals Résistances, Les Résistantes, Douarnenez et LuNa Eldorado à Dijon avant sa sélection au FIFIB de Bordeaux.

Elle est actuellement en développement d’un scénario de long-métrage de fiction, qu’elle co-écrit avec Lucille Dupré, *Félines* (lauréate de la bourse d’écriture Beaumarchais, de Next Step, Moulin d’Andé, Torino Film Lab, Ateliers Premiers Plans et So Film de genre).

2025 / *Forêt Rouge*, produit par Les Films de l’œil sauvage & les Alchimistes.
Sélections : CPH:DOX, Hamburg Film Festival, Kosovo Film Fest, Résistances (Foix), Les Résistantes (Orne), Regards d’ici Douarnenez, LuNa Eldorado (Dijon), Exground filmfest (Wiesbaden), FIFIB (Bordeaux), FIFAAC (Bègles) - Grand Prix du Jury

2021 / *Boum Boum*, coproduit par Les Films de l’œil sauvage & Mouvement.
Sélections : Cinéma du Réel compétition française, Ji.hlava International Documentary Film Festival, Escales documentaires, Budapest International Documentary Festival



Chronologie du mouvement anti-aéroport et de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes

Rédigée par des habitants actuels de la ZAD de Notre Dame des Landes

Années 60 / 70 – Les paysans contre la politique du vide.

Né au début des années 1960, le projet d’aéroport de Notre-Dame-des-Landes rencontre immédiatement l’opposition du monde paysan. Parallèlement, des comités d’action sont créés dans les bourgs alentours. La ZAD (zone d’aménagement différé de 1650 ha) est décrétée en 1974. Le projet est mis en veille dans les années 80 / 90.

Années 2000 – « Ni ici, ni ailleurs ! »

La relance du projet en 2000 provoque la création de l’ACIPA, association citoyenne intercommunale des populations concernées par le projet d’aéroport. Elle mène un méticuleux travail de contre-expertise et d’information avec de nombreuses autres associations, mouvements politiques et syndicats. De multiples recours juridiques contre le projet sont déposés mais en février 2008 le projet est déclaré d’utilité publique.

2008 / 2010 – Zone À Défendre, contre l’aéroport et son monde !

En 2008, les “Habitants qui résistent” lancent un appel à venir “occuper la ZAD”. À l’été 2009, le Camp Action Climat marque l’implication dans la lutte de courants écologistes radicaux et anticapitalistes. De nouveaux groupes s’installent dans des fermes, construisent des cabanes, et rejoignent ceux des Rosiers qui avaient ouvert un premier squat sur la zone en 2007.

2011 / 2012 – Vinci dégage, résistance et sabotage...

En mai 2011, un millier de personnes défilent dans le bocage et défrichent un terrain pour y installer le projet maraîcher du Sabot. La mise en œuvre du projet d’aéroport est accordée à l’entreprise Vinci. Les occupants de la ZAD multiplient sabotages et résistances pendant

les travaux préliminaires. En parallèle des procès contre les occupants et leurs habitats, les pressions, mesures d’expropriations et offres financières se multiplient vis-à-vis des propriétaires ou locataires qui cèdent ou tiennent bon. Le 24 mars 2012, près de 10.000 personnes et plus de 200 tracteurs défilent à Nantes tandis que certains entament une grève de la faim jusqu’à l’élection présidentielle.

Hiver 2012/2013 – la défaite de César

Le 16 octobre débute l’opération César qui visent à expulser les lieux occupés. Elle mobilise 2000 policiers mais les occupant.es résistent, portés par un vaste élan de solidarité national. Plus de 200 comités de soutien sont créés. Le 17 novembre, une manifestation de réoccupation attire plus de 40.000 personnes et aboutit à la construction de la Chat-teigne que des centaines de policiers tentent de reprendre en vain face à des milliers de personnes. Une occupation policière des carrefours de la ZAD s’installe pour 5 mois jusqu’en avril 2013.

Au printemps, de nouveaux projets agricoles voient le jour pendant l’opération “Sème ta ZAD”. La vie sur le terrain et les liens avec le voisinage se reconfigurent avec leur lot de décalages parfois tendus et de belles rencontres. L’impuissance de la préfecture et de Vinci se confirme sur le terrain : les arrêtés juridiques sont systématiquement transgressés et les tentatives de travaux sabotées.

2014 – ZAD partout !

Pendant l’hiver, les aménageurs annoncent le déplacement des espèces protégées et le début des chantiers. Une manifestation de plus de 60.000 personnes et 500 tracteurs submerge Nantes dans une journée d’émeute populaire. Le gouvernement recule une nouvelle fois et reporte le démarrage des travaux. Le 25 octobre 2014, l’assassinat de Rémi Fraisse par la police lors d’affrontements sur la ZAD du Test et dans le Tarn entraîne

une vague de manifestations fortement réprimées. Les ZAD se multiplient en France et emportent certaines victoires face à l'aménagement marchand du territoire.

2015 – 2017 – Repousser l'ennemi – Construire la commune !

Des procédures sont relancées pour accélérer l'expulsion des locataires et agriculteurs restés sur la ZAD. En novembre 2015, un convoi de tracteurs et vélos arrive à Versailles à la veille de la COP 21 malgré l'Etat d'urgence instauré. Durant l'année 2016, les actions de masse se poursuivent à la ZAD et à Nantes alors que le pays s'embrase contre la loi travail. Le gouvernement Valls finit par renoncer et passe la main à Macron.

En quelques années, des dizaines de lieux de vie se sont construits de manière débridée dans le bocage. La ZAD, dans laquelle la police ne rentre plus, abrite une multitude d'expérience et tentatives de s'autonomiser du capitalisme et de l'État : assemblées, médias libres, transmission de savoir-faire artisanaux, paysans, naturalistes, prise en charge des communs, espaces de soins, lieux de fêtes et d'organisations, mise en réseau avec d'autres luttes, échanges avec l'EHESS et nombreux chercheurs et chercheuses Descola en tête... De plus en plus de personnes viennent alors se battre non plus seulement contre l'aéroport mais pour la zad et la possibilité de « communes libres ».

2018 – ZAD will survive - la victoire et la vengeance d'État

Le 17 janvier 2018, Edouard Philippe finit par annoncer l'abandon du projet d'aéroport et annonce dans le même temps que seuls quelques agriculteurs conventionnels pourront rester. Le mouvement anti-aéroport fête une victoire historique mais sous pression et avec un certain nombre de désaccords sur la marche à suivre. Le 9 avril 2018, il lance une seconde vague brutale d'expulsion sans précédent avec 5000 gendarmes, tanks, drones et des milliers de grenades explosives qui vont faire de nombreux blessé.es. Nombre d'habitats sont brutalement rasés mais la résistance physique sur le terrain et la pression politique finissent par aboutir à un cessez-le-feu au bout de quelques jours. Des négociations reprennent et la grande majorité décide avec l'appui des organisations du mouvement de se couvrir mutuellement par un dossier de régularisation collective. L'armistice se matérialise avec la signature d'un certain nombre de conventions sur les terres déjà occupées.

Été 2018 - hiver 2021 Bataille foncière, consolidation et naissance des Soulèvements de la terre

Une nouvelle bataille – foncière – s'amorce alors pour que le reste des terres ne profite pas à l'agrandissement d'exploitations conventionnelles. Le mouvement finit par gagner plus de 500ha en baux ruraux pour une quinzaine de nouvelles fermes.

Dans les années qui suivent, la zad poursuit la reconstruction et la consolidation de ses divers espaces et instances d'organisation. À l'issue du Covid, s'y tient l'assemblée inaugurale des Soulèvements de la terre qui marque un processus d'engagement dans d'autres combats territoriaux contre l'artificialisation des terres et la défense de l'eau.

La ZAD et la forêt aujourd'hui

À l'hiver 2026, 200 personnes vivent toujours sur les 1650 ha de prairies, haies, espaces boisés qui auraient dû être bétonnés par le projet d'aéroport. Les habitant.es du bocage se répartissent dans plusieurs dizaines de lieux de vie collectifs et poursuivent leurs activités paysannes, artisanales, culturelles ainsi que leur appui à diverses luttes en cours. Des formes d'autogestion et d'assemblées de territoire regroupant ses divers.es usager.es structurent la vie collective. Elles orientent les usages communs autonomes ainsi que le rapport aux institutions. Des fêtes et banquets, des rencontres politiques, formations, balades naturalistes et chantiers donnent des occasions régulières de venir se relier à la vie de cette zone pour laquelle tant de gens se sont battus. L'histoire née de la résistance au projet d'aéroport continue de se déployer.

Après l'échec de l'opération César, la question de l'usage des ressources locales, aussi bien en nourriture que pour la construction et le chauffage, s'est posée pour les habitants. C'est dans ce cadre qu'est né Abrakadaboïs avec comme slogan «sortir du bois, construire en dur !». Ce collectif a su profiter du soutien de la coopérative de paysans forestiers de Treynas, de la filière bois du Goutailloux à Tarnac et de la scierie de la Groulais à Blain pour le sciage, entre autres. Abrakadaboïs a adhéré dès ses débuts au Réseau des Alternatives Forestières (RAF).

Depuis 2014, chaque hiver, Abrakadaboïs organise des chantiers participatifs, formant depuis 11 ans des centaines de personnes aux bases de l'abattage directionnel et sensibilisant à la gestion en sylviculture associée au débardage à cheval. Aujourd'hui toute la transformation du bois se fait à Bellevue, au hangar de l'avenir.

Avant l'abandon du projet, la forêt, comme le reste de la ZAD, n'était plus administrativement une forêt mais un aéroport en devenir... Ensuite, la forêt, propriété du département, a retrouvé son existence légale comme toute forêt publique, soumise au «régime forestier» gérée par l'ONF. Après maintes négociations un accord a été trouvé et un contrat de gestion tripartite signé entre Abrakadaboïs, l'ONF et le département. Abrakadaboïs guide la planification forestière, réalise les coupes et le bois sert toujours aux besoins collectifs de construction des bâtis du territoire et de consolidation des activités paysannes, artisanales, sociales ou culturelles.

La dynamique autour de la forêt de Rohanne s'inscrit dans un mouvement plus large pour la protection des forêts tandis que leur exploitation, publique et privée, est de plus en plus soumise à des critères productivistes.